



Michel Peroni

**Histoire de lire**  
**Lecture et parcours biographique**

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

---

## Chapitre 4. Etudier en prison

---

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1746

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 1995

Date de mise en ligne : 5 juin 2015

Collection : Études et recherche

EAN électronique : 9782842461775



<http://books.openedition.org>

**Référence électronique**

PERONI, Michel. *Chapitre 4. Etudier en prison* In : *Histoire de lire : Lecture et parcours biographique* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1995 (généré le 15 mai 2023).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1746>>. ISBN : 9782842461775.

DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1746>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 15 mai 2023. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

---

## Chapitre 4. Etudier en prison

---

### Les « problèmes d'études »

- 1 *« A l'heure actuelle, j'ai deux types de lecture. D'un côté, une lecture plutôt utilitaire, dans le sens où je participe au comité de rédaction de L'Ecrou, ce qui m'oblige à lire des journaux, des revues ou des livres qui ne m'intéressent pas a priori personnellement. A côté de ça, je suis en train de passer un CAP (certificat d'aptitude professionnelle) d'employé de bureau : une formation professionnelle qui n'a rien à voir avec l'enseignement supérieur, mais qui requiert tout de même un certain travail. Je crois qu'il faut réunir pas mal de facteurs pour que les études apportent quelque chose à l'intérieur de la prison. Moi, par exemple, j'ai préparé des diplômes d'histoire et d'anglais à la fac, par correspondance. J'ai fait également deux années de droit mais qui n'ont été sanctionnées par aucun examen, tout en suivant une formation professionnelle d'électricité. C'est-à-dire que je bossais toute la journée en bleu de travail dans un atelier et que le soir j'étudiais jusqu'à des heures pas possibles. Seulement, je me suis trouvé devant un obstacle quand j'ai voulu que mes études soient sanctionnées par un examen. J'avais pu passer l'examen spécial d'entrée à l'université grâce au chef d'établissement de l'époque, qui avait permis que des universitaires viennent faire passer l'examen en prison. Mais quand, par la suite, il s'est agi de passer un examen à la fac comme tout le monde, la permission de sortir m'a été refusée. C'était trop fort ; j'avais huit ans de réclusion à tirer alors je m'étais dit : "Tu as le temps d'étudier, de suivre une formation professionnelle." J'avais mis tous mes espoirs là-dedans et puis voilà qu'après m'avoir bien laissé étudier on me mettait des bâtons dans les roues.*
- 2 *« C'est là que je me suis évadé du centre de détention. C'est directement lié à un problème d'études. Quand j'ai été repris, j'ai suivi une autre branche parce que pour le DEUG (diplôme d'études universitaires générales), les années sont comptées et j'étais déjà en limite d'inscription. Donc, je me suis orienté vers le droit. J'en ai fait pendant deux ans, toujours par correspondance. Et maintenant je fais cette formation professionnelle d'employé de bureau.*
- 3 *« Evidemment, pour ce qui est de la lecture, c'est très difficile au niveau de l'enseignement. D'abord, on est obligé de faire rentrer des livres de l'extérieur. En fac, les étudiants ont la possibilité d'aller à la bibliothèque. Mais ici il faut que la famille apporte les livres, les refasse sortir ; sans parler des problèmes de censure. Ensuite, il n'y a personne pour le dire si tu es dans le bon chemin. Moi, par exemple, j'en étais arrivé à recopier sur un cahier le nom des généraux*

de la Deuxième Guerre mondiale ; ça n'avait aucun sens. Encore heureux qu'il y avait des organismes du genre Auxilia (association proposant des cours par correspondance) pour nous faciliter un peu la tâche. Par exemple, quand j'ai su que je n'allais pas ressortir du jour au lendemain, j'ai décidé de tout reprendre à zéro alors que j'avais le niveau bac. A ce moment là, c'est bien parce qu'Auxilia m'a fait parvenir des bouquins de sixième que j'ai pu le faire. C'était un peu ron-ron comme travail mais je m'astreignais à faire tous les exercices un par un. En histoire, c'est pareil : j'ai étudié tout le programme de quatrième, de troisième... Ça occupe et au moins on n'a pas l'impression d'être un légume.

- 4 « Je me souviens très bien qu'au soir de mon passage en Cour d'assises, j'ai pas mal gambagé vu que je ne m'attendais pas à une sanction aussi ferme. Dans les jours qui ont suivi, j'ai arrêté de me raser, je ne rangeais pas non plus la cellule : j'avais bien le temps. Et puis, petit à petit, je me suis dit : " si tu te laisses aller, c'est fini ; il faut se ressaisir, faire des études.
- 5 « Le seul problème c'est qu'en ne sachant pas quand tu vas sortir, ni ce que tu vas faire à l'extérieur, tu ne peux pas mettre à profit cette détention pour emmagasiner des connaissances précises, lire des bouquins qui ont affaire à une discipline particulière. Par exemple, je n'ai pas du tout d'archives ; ça m'arrive de découper des articles, de les garder, mais simplement quand je n'ai pas le temps de les lire. »

## La famille contre l'école

- 6 « Pour ce qui est de la scolarité, on est à peu près tous diplômés de l'enseignement supérieur dans la famille.
- 7 « Mon père, je l'ai perdu à l'âge de sept ans. Ma mère est encore vivante, mais elle est bien vieille. Elle ne sait ni lire ni écrire. Et pendant toute mon adolescence, j'ai le souvenir d'avoir été confronté à un mur. C'est vraiment important pour un adolescent qu'il y ait quelqu'un pour dire : " Tu es le premier, c'est bien " ou " C'est pas bien, tu es le dernier. " Tandis que nous, c'était dans l'indifférence générale.
- 8 « A la mort de notre père, ma mère s'est trouvée toute seule avec cette famille à charge et dans son esprit il n'était pas utile de suivre des études très poussées. " Le fils de madame Kadour est plombier, je ne vois pas ce que tu irais faire à l'école. " Il n'y a qu'à voir les difficultés qu'a rencontrées mon frère aîné pour poursuivre ses études au lieu d'assurer normalement la gamelle de ses frères et sœurs. Il préparait un BTS (brevet de technicien supérieur) commercial et tous les jours c'était la même rengaine : " Mais tu vas aller à l'école jusqu'à vingt-cinq ans, mais c'est pas possible ! "
- 9 « Aujourd'hui, par contre, elle est très fière qu'il ait réussi son certificat d'aptitude à la profession d'avocat : la photo de sa prestation de serment est encadrée à la maison ; et c'est pareil pour tous les diplômes de ses autres enfants. Par exemple, il y a quelques années, j'avais passé un brevet de secourisme en prison, qui ne débouche sur rien du tout mais qui donne un grand diplôme ; plus grand que celui de l'ESEU (l'examen spécial d'entrée à l'université) ! Alors, pour ma mère, c'est le plus important ; et quand des voisins ou des amis de la famille viennent la trouver, elle ne manque pas de souligner que c'est le petit dernier qui a obtenu le plus grand diplôme.
- 10 « Pendant toute ma scolarité, il a fallu compter avec l'indifférence de ma mère. Par exemple, je me rappelle n'avoir jamais pratiquement eu tous les bouquins scolaires parce qu'elle pensait que je n'avais qu'à demander ceux de mes frères aînés ; comme si ça avait été les mêmes ! Une fois, je n'avais pas pu faire les exercices de calcul parce que la page avait été déchirée et mise dans le

fourneau pour faire le feu par ma mère qui ne savait pas ce que c'était. Seulement ensuite c'est moi qui m'étais fait tirer les oreilles, soi-disant parce que j'avais arraché la page pour ne pas faire l'exercice.

- 11 « Pour moi, le déclic de l'enseignement s'est produit à l'école primaire. J'étais dans une classe de vingt-six élèves et le maître avait décidé que les treize premiers iraient passer un mois en classe de neige tandis que les autres resteraient à Lyon avec un instituteur. Evidemment, j'étais dans le groupe des cancrès. Mais à la fin du mois, j'étais le premier, le meilleur des treize cancrès... Alors que si les meilleurs étaient restés à Lyon je serais resté dans la masse. J'ai donc présenté mon bulletin scolaire à ma mère qui n'en revenait pas que je sois le premier de la classe. Elle a vite appelé madame Sankissian et les autres voisines et on a ensuite organisé une petite fête au cours de laquelle j'ai reçu différents cadeaux. C'est là que je me suis dit : " C'est bon d'être premier ! " Et à partir de ce moment-là j'ai commencé à bosser. Parce que c'est très important qu'on vous renvoie une appréciation objective de votre travail. Je me trompe peut-être mais du fait de ne pas avoir eu de père à la maison, j'étais très attentif à l'attitude des profs. Je me rappelle, je crois que c'était en seconde, en classe de physique-chimie, il y avait un sujet libre à traiter en amphi. Il fallait parler devant tout le monde. Moi, j'avais choisi le " pétrole " ; et par prétention certainement, j'avais appris mon exposé par cœur et je m'étais présenté sans aucune note. Quand j'ai eu fini, tout le monde a applaudi en demandant le 20/20. Au lieu de ça, je m'étais retrouvé avec une note de 15/20. J'étais tellement déçu que je me suis dit : ça ne vaut pas la peine de se fatiguer. Et je n'avais plus rien fait de l'année pour ce prof »

## Les lectures de jeunesse : vivre par procuration

- 12 « La présence de mes frères et sœurs aînés, du temps où nous étions encore tous réunis à la maison, c'était également quelque chose de stimulant pour moi. Quand ils ont commencé à apprendre l'anglais, par exemple, ils parlaient entre eux en anglais et ça m'intriguait. Ou alors, avant que je ne sache lire, ils épelaient des mots. C'était pour moi un langage codé qu'il fallait que j'apprenne. Je me souviens aussi quand j'étais mineur, je me sentais très proche d'un de mes frères qui avait connu la prison. Alors, pour me rapprocher un peu de lui, j'avais bouquiné ses livres de chevet de l'époque : C. Chessman, J. H. Chase que j'ai d'ailleurs relus ici.
- 13 « Seulement ensuite, quand mes frères et sœurs sont partis faire leur vie, je me suis retrouvé tout seul avec ma mère, sans amis, ni communication entre nous. C'est alors que j'ai, pour ainsi dire, commencé à vivre par procuration. Je m'étais dit : " Pour te faire des amis, il faut que tu saches de quoi parler ", si bien que j'en connaissais un peu sur beaucoup de choses mais qu'en fait, il n'y avait rien derrière. La culture était une sorte de faire valoir : il fallait que je puisse être à la hauteur si jamais on engageait la conversation avec moi. Je ne parlais pratiquement pas, j'étais renfermé. Je passais tout mon temps à la maison à lire ; ça m'est même arrivé de lire sous les couvertures avec une lampe de poche dans le lit de ma mère, vu qu'on dormait ensemble.
- 14 « Il y a un bouquin qui m'avait vraiment impressionné à l'époque de l'adolescence. C'est un bouquin un peu autobiographique d'Emmet Grogan (Ringolevio) : l'histoire d'un gars qui avait fondé un mouvement marginal dans les années soixante aux Etats-Unis ; ça m'avait tellement impressionné qu'un type de mon âge ait pu faire ce qu'il avait fait que j'aurais voulu que tout le monde le lise et que, par la suite, je me faisais appeler Emmy, du nom du héros : je vivais un peu par procuration.
- 15 « Les bouquins qui m'ont plu paradoxalement sont ceux de gens un peu tordus : Céline, Fallet, Miller. Ah ! Miller ; c'était un vrai régal. Il y a une scène qui se passe dans le métro de New-York :

à côté de Miller qui se tient à la poignée, il y a un gars qui l'entretient des ovaires de sa femme alors qu'il s'en fout complètement. C'est précisément le genre de situation qu'on retrouve en prison, surtout quand on y est depuis pas mal de temps : au début, on a envie de parler, y compris de n'importe quoi, mais la réalité de la prison finit par prendre le dessus et on se dit que les histoires des autres ne nous concernent pas du tout. Là, je me dis : c'est tout à fait ça et je suis capable de taper sur le bouquin tellement c'est lumineux. C'était le cas notamment d'un bouquin qui doit s'appeler *Le Remembrement* d'un auteur algérien, Rachid Boudjedra : c'était carrément à interpeller les gens qui étaient avec moi, leur lire le passage, au risque de passer pour complètement fou.

- 16 « Pour moi, un bouquin est vraiment intéressant, il m'apporte réellement quelque chose à partir du moment où il donne des informations sur quelque chose que je ne connais pas et où j'ai l'impression que les personnages sont crédibles. »

## De la boulimie au lire utile : la lecture, pratique spontanée du reclus

- 17 « Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est les bouquins qui tournent autour du monde contemporain, qui essaient de l'expliquer, comme ceux d'Attali, de Closets ou Servan-Schreiber. Les bouquins de Sulitzer, par contre, j'en ai lu un ; ça ne m'intéresse pas du tout. C'est un monde dans lequel je n'ai aucune chance d'entrer et un roman bâti autour d'une histoire dans laquelle je ne peux pas mettre mon doigt, ça ne m'intéresse pas du tout. Je ne lis plus du tout de romans noirs non plus, D. Hammett et compagnie. Quant à tout ce qui est littérature ancienne, Dumas, Hugo, je n'en ai plus lu depuis l'école.
- 18 « Aujourd'hui, j'essaie de lire utile, des choses qui sont en prise avec la réalité. Mais il est passé une période où j'avais une véritable boulimie de lecture : et là, j'ai lu des bouquins qui étaient de vraies punitions. Je me trouvais dans une prison où on choisissait les trois livres de bibliothèque auxquels on avait droit par semaine, à partir de fiches cartonnées qui mentionnaient simplement le nom de l'auteur et le titre. C'est comme ça que j'ai lu *Druon* ; c'est mortel ; les *Mémoires du général de Gaulle*, c'est lourd. C'est vraiment le genre de chose qu'on lit parce qu'on a que ça à faire. Et moi, placé entre quatre murs, je vais spontanément vers la lecture. Le sport, par exemple, ça ne m'intéresse pas du tout : ça fait deux ans que je suis là, je n'y suis jamais allé ; mais il me faut un stimulant intellectuel.
- 19 « Maintenant, encore, j'ai des occupations, mais fut un temps où je lisais *Libération de A à Z* ; et si j'étais de nouveau enfermé dans une cellule sans rien pouvoir faire, je sais que la boulimie me reprendrait : je lirais jusqu'aux petites annonces... C'est très important la presse pour connaître le monde dans lequel on est. Je ne parle pas de la presse régionale, axée sur les faits divers, le scandale, le morbide, mais de *Libé* ou de *L'Événement* du jeudi.
- 20 « Par contre, je peux dire qu'à l'extérieur, je ne lis pas du tout. Je lis beaucoup de revues, de périodiques, mais pas de livres, pas de littérature du tout. D'ailleurs, je crois bien que pendant la période de sept mois pendant laquelle je suis resté dehors dernièrement, les seuls bouquins que j'ai lus sont ceux qui m'avaient été offerts pour une occasion ou pour une autre. Ici je lis beaucoup, mais dehors je n'ai pas le temps ; ça ne me viendrait pas à l'idée de lire. Il y a tant de choses à faire à l'extérieur, surtout quand tu as passé des années en prison. C'est un peu emmerdant de rester le cul sur une chaise à lire des bouquins et des bouquins.
- 21 « Là, quand je vais sortir, je voudrais d'abord avoir un boulot stable. Mais je sais pertinemment que je ne pourrai pas faire un travail manuel toute ma vie ; ça ne m'intéresserait pas. Un travail

*plus intellectuel, d'un autre côté, m'inscrire en fac et suivre des études, ça n'assurerait pas la gamelle. Alors je vais prendre un boulot qui tournera certainement autour du droit commercial ou fiscal et essayer de progresser par la formation continue. »*

## L'Ecrou : un journal quasi-professionnel

- 22 *« On a récemment fait un sondage pour savoir ce que les gens voulaient retrouver dans leur journal. C'est très net : la priorité va à l'information ; mais on nous demande aussi d'essayer d'interpeller le maximum de monde à l'extérieur, des personnalités, pour leur montrer ce que c'est que la prison. Donc on sert un peu de porte-parole. Les gens sentent bien que c'est un travail collectif et que c'est dans l'intérêt de tous. J'avais participé en son temps à la création d'un autre journal à la maison d'arrêt de Dijon. Mais les journalistes n'avaient déjà pas la relative liberté d'expression et de circulation qu'on a ici et l'ensemble des détenus ne faisaient pas corps du tout avec l'équipe. Elle était perçue comme une émanation de la direction et du personnel d'encadrement. Ici, au contraire, on a vraiment l'impression que c'est notre journal. D'ailleurs, quand on circule dans les cellules, les gens nous disent : il faudra parler de ça ou de ça. Il faut simplement faire attention que ça ne déborde pas en des règlements de comptes. Si on prend les premiers numéros du journal, ils étaient marqués par une grande soif de dénoncer, en se basant sur telle expérience vécue. Maintenant, au contraire, quand il s'agit de traiter un problème, on essaie d'abord de donner l'information générale. C'est vrai qu'il y a eu un conflit au début, entre ceux qui privilégiaient l'expression et moi qui voulais plutôt faire un compte rendu objectif pour chaque situation. Du coup, le reproche qu'on me fait maintenant, c'est que ce soit un peu froid, qu'il n'y ait pas de prise de position. Mais il faut aussi faire attention où on met les pieds. D'autant plus qu'à force de rédiger des articles, je me rends compte que la forme compte beaucoup : on peut dire beaucoup de choses par l'écriture. »*

## La lecture : un procédé d'objectivation de la réalité

- 23 Le compte rendu de l'expérience lectorale prend sens ici dans le cadre d'un rapport actuel à la lecture défini comme utilitaire et devant impliquer l'existence d'un projet de réinsertion. Dès lors, la question de la lecture en milieu carcéral coïncide avec celle, pratique, des conditions d'études. Ainsi reformulée elle est d'autant plus pressante que les études sont présentées comme la seule alternative à la déchéance provoquée par l'incarcération : *« Placé entre quatre murs, je vais spontanément vers la lecture. Le sport, par exemple, ça ne m'intéresse pas du tout. »* Concrètement, en dehors même des obstacles administratifs (impossibilité de sanctionner les études par un diplôme...) et pratiques (difficulté pour faire rentrer des bouquins...), la seule indétermination de l'avenir suffit à faire des études une activité performative : étudier tout et rien !
- 24 L'occurrence en milieu carcéral d'une définition scolaire de la lecture renvoie aux termes dans lesquels s'énonce l'expérience de scolarisation elle-même : un effort solitaire pour surmonter la contradiction entre le monde de l'école et le monde de la famille. Celle-ci est rendue plus sensible encore par l'éloignement des frères aînés, que la lecture vise précisément à atténuer. Elle le peut en permettant à l'enfant de se rapprocher du monde imaginaire. Dans ce contexte d'isolement, la lecture apparaît comme constitutive de lien social, au sens où elle donne à partager des mondes dont la réalité se trouve de la sorte confirmée : le monde des professeurs (*« j'étais très attentif à l'attitude des profs (...) Je n'avais plus rien fait de toute l'année pour ce prof »*), le monde du

frère aîné qui avait connu la prison (« pour me rapprocher un peu de lui, j'avais bouquiné ses livres de chevet de l'époque ») ou alors son propre monde imaginaire (« ça m'avait tellement impressionné que j'aurais voulu que tout le monde le lise et que, par la suite, je me faisais appeler Emmy, du nom du héros »). Or, après avoir longtemps entretenu à son tour ce parti pris d'ouverture sur des mondes possibles (« j'avais une véritable boulimie de lecture »), la vie carcérale a finalement pour effet d'imposer le principe de l'existence d'une réalité souveraine. Alors que les premiers temps de l'incarcération sont placés sous le signe d'un « être là » incontournable à l'égard duquel les mondes du livre sont la seule échappatoire possible (l'acte de lecture n'étant cette activité étroitement associée à l'univers carcéral que dans la mesure où elle le nie imaginativement comme tel), l'inscription effective de l'incarcération dans la durée donne consistance à l'idée que la prison n'est qu'une parenthèse et, à ce titre, une réserve d'action qui vise le monde du dehors comme son champ d'application. Ce principe implicite d'une réalité univoque s'impose alors même que l'on est dans l'incapacité d'en apprécier les « apparences normales<sup>42</sup> ». La lecture est redéfinie comme procédé d'objectivation de l'espace social : « Ce qui m'intéresse aujourd'hui c'est les bouquins qui tournent autour du monde contemporain, qui essaient de l'expliquer (...) j'essaie de lire utile, des choses qui sont en prise avec la réalité (...) c'est très important la presse pour connaître le monde dans lequel on est. » Les mêmes critères d'objectivité désormais appliqués à la lecture (comme gages de conformité à la réalité du monde du dehors) se sont d'ailleurs imposés au sein de la rédaction de ce journal de détenus qu'est *L'Ecrou*. Il ne s'agit plus, dès lors, d'ériger, en un renversement de perspective le monde de la prison comme une réalité antagoniste, concurrente de celui du dehors. *L'Ecrou* objective l'univers carcéral aux yeux du lecteur extérieur de la même manière que les médias, la « société » aux yeux du reclus. Il s'agit simplement de ménager un monde de la prison, une place dans le monde de la réalité en se conformant aux règles de sa médiatisation par la mise en œuvre de compétences parascolaires sur un mode quasi-professionnel.

---

## NOTES

42. Nous appliquons ici à la réalité comme construction sociale un terme par lequel Goffman désigne quant à lui plutôt l'objectif visé par la présentation de soi comme performance. « Lorsque le monde qui entoure immédiatement l'individu ne laisse rien présager qui sorte de l'ordinaire on peut dire que l'individu ressent les apparences comme naturelles ou normales. Donc, pour l'individu, les apparences normales signifient qu'il n'y a aucun danger à poursuivre les activités en cours, en n'accordant qu'une attention périphérique au contrôle de la stabilité de l'environnement. » *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Editions de Minuit, 1973, p. 228.